

Dans le ronron sourd de notre voiture nous roulons depuis deux heures déjà.
 Avons observé les coyotes courir dans l'argent, turquoises
 comme l'eau qui coule sur les vitraux d'églises de pierres douces.
 Il y avait du rose dans nos assiettes, il y a du vide à la place de la mère.
 En ces temps sombres, nous ne voyons plus le soleil se lever,
 il reste coincé comme un gibier traqué dans les cols et les crêtes.
 Nous l'avons laissé à la merci des contrebandiers,
 rongé et dur comme un bronze gigantesque.
 Les dents montagneuses mâchent le ciel
 qui sursaute baisant le lac de sa bouche légère.
 Et nous tamisons en vain le fond des rivières.
 Nous avons déroulé des routes
 le long du dos des ânes
 du grand frais aux alpages,
 dans des boîtes de conserves piquées d'aiguilles
 pour s'arrêter aux petits chevaux d'Italie.
 À la course des immobiles
 nous conduisons des voitures, dit notre nom,
 mais dérapant dans la neige
 nos ambitions sont sorties des voies navigables.
 Nous voulions nous extraire de notre classe
 mais le sang de nos artères est dilué de cendre,
 et à la marche forcée des glorieux
 se carambolent nos solitudes hagarées.
 « Mettons-nous à table », avons-nous dit.
 Pour snooker l'adversaire
 il faut passer la station debout.
 Or impossible de faire mouche
 quand on n'a pas les cartes,
 ricane le plus malin.
 Nous avons écouté le père dire
 et le père de notre père ordonner.
 Mais incapables d'occuper les places
 et perdant les relevés topographiques
 nous ne savons plus nous orienter à vue
 et notre dernier mouvement cristallin
 sera de pleurer la Terre promise.
 Des convois de voitures se défilent aux carrefours
 se ménageant des distances de sécurité.
 Les sapins accrochés aux réflecteurs
 diffuseront l'étoile du Berger
 dont les loups et les chiens suivront la piste
 sans que nous puissions tenir la marche forcée.
 Les rations restées dans les placards pour les absents
 rempliront nos rucksack et notre vie s'organisera dans la vallée.
 Nos déplacements sont concentriques maintenant
 maintenant que nous ne pouvons plus ouvrir les pistes
 et l'hiver nous mangera les mains,
 le vent ne nous ramènera que la présence des ours, des grives,
 des rennes à nos refuges, point vernal aux temps des équinoxes,
 la porte fermée à la glace, nous attendrons, que le temps crève.

SEULS
 LA
 GLACE
 ET
 LE
 TEMPS
 SONT
 MAÎTRES

J'oppose le temps de l'en vie.
 À l'immobilité de tout
 le bois à rentrer les volets à feuter.
 le bleu à palir et la toute des neiges
 Il reste
 stabilise ma marche lente du talon dans le pavé.
 et le mouvement infime de mes hanches
 la gravité en son centre a déplacé ses appuis
 et maintenant que mon corps a épuisé ses œufs,
 pour les sans horizons valides
 Les traces du monde à fuir n'avaient plus rien à offrir
 sans perspective d'avenir est rassurante.
 et l'absence d'à peu près tout
 Je n'ai plus besoin de combines pour cette vie dénudée
 d'infiniment grands à infiniment petits.
 occupent mes mains
 de l'infiniment grand à l'infiniment petit
 et les espaces en mouvement
 Reste le bois à brûler des satellites qui m'ont perdu
 Mais je n'ai plus de ligne à tirer, que quelques années en fuite.
 suivant une courbe du point fixe de mon bâcher.
 Les étoiles se déplacent dans le ciel
 et les chiens comme les loups attendront la reverdie.
 morte la femelle aux courbes gracieles
 ne remplissent plus la mécanique au parfum éventé
 Les conserves à foison piquées de griffures
 toute les pistes mènent à la maison le ventre vide maintenant.
 D'excentrique à concentrique
 dont Elle ne tardera pas à ouvrir la porte.
 ont pris la forme d'une salle d'attente
 l'éloignement kilométrique,
 Les réserves hivernales les abris sans fourture,
 Je consolide les murs que les ours ont tout emmerdés.
 Je regarde les murs.
 aux chiens et aux pardons des orpailleurs
 de l'eau que je domais aux poules
 mais tous les jours la glace était à briser
 j'ai voulu créer des traces pour pouvoir y revenir,
 De temps d'attente en temps d'oubli
 Le sol est immobile.
 Je ne bouge plus.
 Je ne marche plus.